

Deux Anglaises et le Continent

● ● ● **Gérard Joulé**, *Epalinges*

Dans un roman d'Hemingway, on parle, on pêche, on chasse, on fait l'amour (mais Dieu merci, on ne nous le décrit pas), on boxe, et surtout on boit d'un bar à l'autre, d'une ville à l'autre, d'une femme à l'autre, d'une corrida à l'autre, d'une guerre à l'autre. On graisse la patte des barmen et on jouit de la vie, de l'eau, de la mer, du soleil, du sable, de l'arène, de la sieste, du vin, du whisky, de la table et du lit. Hemingway n'est pas compliqué, il n'est pas torturé, il ne peint pas des névrosés. Il est à Homère ce que Faulkner est à Euripide. Sa phrase a la fluidité cristalline de l'eau qui court sur des cailloux.

Dans ses romans, l'homme est acteur, la femme spectatrice. L'homme fait la guerre, le beau, le pitre, la femme siffle ou applaudit le spectacle. Souvent deux hommes se battent pour la possession d'une même femme.

Les romans de Jean Rhys sont des romans d'Hemingway, dont ils ont la brièveté, écrits du point de vue de la victime, c'est-à-dire de la femme. On y retrouve l'antique schéma de la femme séduite et abandonnée qui avait encore cours il y a un siècle dans les bars et les petits hôtels de Montparnasse où vivait une petite colonie d'artistes en mal de reconnaissance, d'expatriés, de voyous, de voleurs, de midinettes, d'éditeurs ou tout simplement de souteneurs. Les femmes sont belles et fragiles et n'ont comme soutien que l'alcool.

L'amour y est décrit comme une descente en enfer, car seule la femme est apte à connaître l'amour et ses ravages. Les grandes amoureuses ne s'appellent-elles pas Médée, Phèdre, Didon, Mimi, Butterfly, et n'ont-elles pas été toutes abandonnées ? Les féministes ont blâmé cette complaisance morbide et masochiste à se mortifier et à se dégrader. L'amour chez Jean Rhys passe précisément par le désir d'abaissement. Dans la volupté de se perdre, ses héroïnes atteignent un surcroît d'existence. « Je sais enfin ce que je veux, écrit Jean Rhys dans son autobiographie ; je veux le néant. » Voilà qui est clair.

Une vie de folie

Jean Rhys est née à la Dominique où elle vécut son enfance. Son père était un médecin gallois et sa mère une créole. A seize ans, elle se rendit en Angleterre où elle passa la Première Guerre mondiale. Puis elle épousa un poète hollandais et mena pendant dix ans une vie errante à Paris et à Vienne : une longue suite de catastrophes.

Pendant trente ans, on la crut morte ou folle, mais en 1966, elle publiait son dernier livre, qui est le meilleur, *La Prisonnière des Sargasses*, dont l'héroïne, inspirée par le personnage de Bertha, l'épouse folle de Rochester dans *Jane Eyre*, met le feu au monde qui la fait souffrir. Et voilà comment on règle son

lettres

Jean Rhys,
L'oiseau moqueur et autres nouvelles,
Denoël, Paris 2008,
168 p.

Marie-Dominique Lelièvre, *Sagan à toute allure*, Denoël, Paris 2008, 348 p.

compte à une société qui n'est pas composée uniquement de saints et de pécheurs.

Dérive de la liberté

Françoise Sagan, pour sa part, n'est ni une femme battue ni une militante communiste, encore que son cœur de bourgeoise du 16^e batte plutôt à gauche. C'est une femme libre qui n'a même pas eu à combattre pour obtenir sa liberté. Elle est née femme libre comme elle est née bourgeoise du 16^e. Libre, c'est-à-dire livrée à elle-même et qui va à la dérive. C'est cette dérive que décrivent très bien ses romans.

Cette jeune fille, que le succès couronne à dix-sept ans, avait pris pour devise cette phrase de Jules Renard : « Vivons plus vite pour mourir plus tôt. » Elle dépassa néanmoins la soixantaine et ne mourut pas « tragiquement » dans un accident d'automobile, mais de l'absorption régulière de poisons plus lents.

Etre femme et écrivain, dur labeur. Affronter ses collègues, le public, les éditeurs et la postérité, dur programme que des femmes comme Colette, aux solides racines paysannes, purent assumer la tête haute, mais beaucoup plus difficile à réaliser pour une jeune Parisienne qui eut tout de bonne heure : le succès, l'argent, les boîtes de nuit, les voitures de course, les tables de jeux des casinos et les petits-déjeuners sur la plage à cinq heures du matin.

L'alcool et le jeu furent ses noires Erynies.¹ Elle était née au siècle de la vitesse, de la drogue et des voitures de sport (quand la vitesse était illimitée et que les routes de France comptaient le week-end plus de morts que le Chemin des Dames durant la Première Guerre mondiale).

Elle était née au siècle non pas du règlement des sens, mais de la stupéfaction des sens qui oblige à la surenchère.

Le bonheur écarté - ce bonheur que chassait Stendhal et ses héros, car fruit d'une conquête lente et périlleuse et d'une époque où la vitesse n'avait pas encore été inventée - restait le plaisir. Le plaisir immédiat. « Non, pas le bonheur, le plaisir ! » s'écriait Oscar Wilde à la veille d'être abattu. Telle est la grande tentation de l'homme déçu dans la chasse au bonheur : lui substituer le plaisir, qu'il ne faut pas confondre avec les plaisirs, qui aident heureusement les deux tiers de l'humanité à se passer de bonheur. Le plaisir, lui, ne nous divertit pas de notre idée fixe : être heureux. Il tire à soi cette aspiration ; il met l'infini dans la sensation ; il nous fait croire qu'elle contentera notre exigence démesurée. Au vrai, il irrite la soif de ses victimes ; il les entraîne, par des chemins affreux, jusqu'au point où plus rien ne les attire que le sommeil et l'anéantissement.

Aujourd'hui, c'est-à-dire hier, nous sommes toujours dans l'univers romanesque de Françoise Sagan, ou plutôt nous y descendons pas à pas ; aujourd'hui les cœurs n'ont plus besoin d'orages pour périr. Nous parlons des cœurs de 1950, car ceux de 2008 n'ont plus de vocabulaire pour se décrire, dont nous ayons du moins l'intelligence. On se perd, à la lettre, pour moins que rien. Et quand je dis *perdre*, ne mettez pas dans ce mot ce qu'une âme pétrie de dix-huit

1 • Divinités malveillantes du Panthéon grec et romain, elles sont chargées d'exécuter les sentences des juges. Leur pouvoir s'exerce aux Enfers mais aussi sur Terre. Plus connues sous le nom de *Furies*, elles sont trois, Tisphone, Mégère et Alecon. (n.d.l.r.)

siècles de théologie chrétienne pouvait y mettre. La passion n'est plus ce lion rugissant qui cherche à nous dévorer, dont parlait l'apôtre ; elle ressemble plutôt à l'un de ces taureaux fuyards que les banderilles n'arrivent même pas à rendre furieux.

A la vue de ce peu de fumée qui annonce qu'un semblant de feu a pris, les tenants du plaisir s'émerveillent, crient au miracle, s'efforcent d'attiser la pauvre flamme, mais elle ne dure guère. L'amour exige des loisirs, des règles, des contraintes, des cours, des assiduités, des constances, et le plaisir n'en laisse pas à ses victimes : il les ligote d'habitudes, il les asservit à des poisons, il les accoutume à de longs sommeils, à des songes, il les attire dans un monde clos où, comme dans la mort qu'il préfigure, l'homme ne peut pénétrer que seul. Voilà ce qu'a peint Sagan : l'agonie de l'amour et sa fuite dans le plaisir. On sortait tout abêti des caves de Saint-Germain-des-Prés. Jean-Paul Sartre et Albert Camus étaient désespérés car Dieu, pensaient-ils, était mort et la vie leur semblait absurde. Cioran écrivait ses manuels de pessimisme et de décomposition, et Beckett, dans son style de clown évangélique, enfonçait le clou. La scène se transportait à Saint-Tropez où se dorait la jeunesse argentée.

Et voilà qu'une toute jeune fille du 16^e arrondissement fait, avec son premier roman *Bonjour Tristesse*, œuvre de moraliste et s'inscrit d'entrée de jeu dans la tradition du roman psychologique à la française. Voilà que Madame de la Fayette, Benjamin Constant et Raymond Radiguet se découvrent une petite sœur. Dans la vie d'une héroïne de roman du XIX^e siècle, il y avait souvent trois personnages : le mari, l'amant et le confesseur. Le premier en date des romans psychologiques français, *La Princesse de Clèves*, est bâti sur ce modèle,

même si le confesseur en l'occurrence est la notion que M^{me} de Clèves se fait de son devoir (ou de son repos...). Le devoir et l'honneur ayant disparu (pour ne rien dire de la vertu), la vie s'est tellement simplifiée qu'il est devenu difficile d'imaginer encore des héroïnes de roman. C'est pourtant à cette tâche que s'est attelée Françoise Sagan.

Dans la France d'après-guerre, il n'y avait plus de maris pharisiens ni de femmes adultères comme dans les romans de Bourget et de Mauriac, plus de péché, donc plus de confesseur, mais plus de rédempteur non plus. Il faut bien quand même payer le prix de sa liberté !

A cette époque, les romans sans histoire, sans personnages et sans ponctuation, imités de Butor et de Robbe-Grillet, commençaient d'être à la mode. Comment bâtir encore un roman dans un monde vidé de Dieu et du drame chrétien ? se demandait François Mauriac. Sagan s'en tira comme elle put, en amincissant ses histoires et ses personnages qui déjà n'avaient pas grand relief. Romans d'amour ? Oui, si l'amour c'est les complications qui ont lieu entre deux personnes qui se croient attirées l'une par l'autre ; romans de tristesse et de désenchantement. Cette tristesse qu'elle salua dès son premier livre comme celle qui allait devenir sa plus fidèle et sa meilleure compagne.

Une femme forte

Doris Lessing, elle, n'est pas une femme faible, perdue et battue comme les héroïnes de Jean Rhys, ni une bourgeoise du 16^e, esclave de la drogue, de l'alcool et des tables de jeu comme Sagan. C'est une femme forte, une militante qui déchiffre son siècle à la lumière de ces deux réverbères que sont Marx et Freud. Chez elle, comme chez beau-

lettres

Doris Lessing,
Un enfant de l'Amour,
Flammarion,
Paris 2007, 180 p.

Alfred et Emily,
Flammarion,
Paris 2008, 284 p.

lettres

coup d'intellectuels de l'immédiat après-guerre, l'engagement politique a remplacé la religion.

Son œuvre protéiforme compte plus de vingt romans, dix recueils de nouvelles, sept pièces de théâtre, une plaquette de poèmes et divers essais. Elle méritait donc bien le prix Nobel qu'elle reçut en 2007.

La critique a vu en Doris Lessing une romancière du féminisme, catégorie qu'elle s'est bien sûr empressée de réfuter, même si dans sa préface au *Carnet d'Or*, la grande œuvre de sa maturité, elle rappelle que son livre est bien un tract sur la guerre des sexes, tout en ajoutant que cette guerre ne serait pas mauvaise en soi si elle opposait de vaillants champions.

Malheureusement, l'émergence ou la montée en puissance de l'un, pour parler la langue d'aujourd'hui, est toujours le signe de l'affaiblissement, de l'effacement, de la démission, de la désertion ou de la disparition de l'autre, si bien que la guerre ne commence à éclater que lorsque l'un des deux, en l'occurrence l'homme, jadis réputé le sexe fort, est déjà vaincu ; défaite qui ne fait pas

forcément le bonheur du vainqueur, vainqueur d'une guerre sans combat. D'où le désenchantement qui marque la seconde partie de l'œuvre de la romancière anglaise, désenchantement qu'avait connu, sans même le chercher, Françoise Sagan, à l'aube de sa carrière.

Echec programmé

Le thème de l'échec est donc au centre de ses romans, tant sur le plan personnel que politique : faillite de l'espace dans une société communiste, faillite du mariage, faillite de l'amour, crainte de la solitude, telles sont les lignes de force ou de faiblesse d'une œuvre largement inspirée par la vie de l'auteur.

Mais aussi, n'est-ce pas une tâche inhumaine pour une femme, si forte soit-elle, que de vouloir être une épouse, une mère, une amante comblée, une romancière célèbre et une militante dont la cause a triomphé ? Nos grands-mères étaient plus modestes. Elles ne cherchaient pas le bonheur ici-bas.

G. J.

Doris Lessing

